

TROISIÈME PARTIE.

ÉPOQUE POLITIQUE DE LA CHEVALERIE. — SES GRANDS
REVERS. — ÉCLAT DES MOEURS, DÉCADENCE DES SEN-
TIMENTS CHEVALERESQUES.

(XIV^e SIÈCLE.)

CHAPITRE XVI.

I. Époque politique de la chevalerie, marquée par de grands
revers. — II. Courtray, Mons-en-Puelle, Cassel. — III. Crécy,
Poitiers. — IV. Charles V. — V. Nicopolis, Azincourt. —
VI. Thèbes.

I.

Après avoir pris plaisir à regarder quelque temps
la chevalerie dans les tournois et les fêtes, il faut la
revoir sur les champs de bataille. Ces champs de
bataille ne sont plus situés au delà des mers, sur
la terre d'Asie ou d'Afrique, mais ici, sur le sol
même de la France. L'époque religieuse de la che-
valerie est close ; son époque politique commence.
J'entends par là qu'après avoir combattu principa-

lement jusqu'alors pour la religion, elle va désormais combattre principalement pour des intérêts politiques, ou particuliers à sa caste, ou communs à la patrie française. Elle devient de plus en plus une force nationale, et de plus en plus se serre autour du pouvoir royal, décidément prépondérant. Elle débuta dans ce rôle à Bouvines, lorsqu'elle défendit si vaillamment le roi Philippe Auguste et l'arracha avec la victoire aux mains des ennemis. Elle y persévéra avec honneur à Saintes, à Taillebourg, autour du roi Louis IX.

La suite ne devait pas être aussi heureuse que ces commencements. Cette légèreté que l'on vient de voir se trahir dans ses nouvelles mœurs, qui appelait sur elle les édits de Philippe le Bel, et qui n'eût pas manqué de l'amollir tout à fait au sein de la paix, si les circonstances ne l'eussent bientôt rendue à l'action; cette légèreté, sans nuire à son courage, la rendit imprudente jusqu'à la folie. Au moment où il semblait que l'ascendant royal eût dû la discipliner davantage, elle fut plus indisciplinée que jamais. On se rappelle Mansourah. Dans le désordre de cette malheureuse journée, un œil clairvoyant eût pu lire les destinées de la chevalerie française. Là se dessina son caractère nouveau, cet esprit de valeur individuelle, esprit téméraire et vain, pour qui toute prudence est lâcheté; esprit noblement égoïste, mais égoïste, et, partant, con-

traire à l'intérêt commun ; source d'actions héroïques dans le détail, mais cause de revers inévitables sur les grands champs de bataille; profitable à l'honneur ou à la vanité des particuliers, désastreux pour une nation. Ce n'est point cet esprit qui inspira aux Romains l'admirable système de la légion et des trois lignes de bataille. Chaque chevalier se croyait déshonoré s'il n'était pas au premier rang, s'il ne portait pas les premiers coups. Que faire ? Ne former qu'une ligne, afin que tous soient en première ligne. Voilà un ordre de bataille tout trouvé. C'est celui de la chevalerie ; c'est la *haie*. Honorable, mais pitoyable invention, qui réduit le sort d'une bataille à celui d'une charge de cavalerie. C'est ainsi que tout, jusqu'à la tactique, dérive nécessairement du caractère des hommes et de leur état social.

J'entendis un jour des Allemands chanter en chœur dans un repas avec un ensemble admirable. J'exprimai à l'un d'eux, homme d'esprit, combien j'étais émerveillé de ce beau don d'harmonie que la nature avait fait à sa nation. « Vous autres Français, me dit-il, vous ne chanterez jamais bien en chœur, et c'est votre vanité qui en est cause. Chacun de vous ne pense qu'à lui-même, n'écoute que lui-même, croit chanter tout seul, et va toujours son train sans s'inquiéter s'il est d'accord avec les autres, s'il ne va pas plus vite ou plus lentement,

..

si le chœur n'est pas une cacophonie. Que lui importe? Il ne veut pas qu'on chante sans lui, et, pourvu qu'il chante, il est content. » Cet Allemand m'avait expliqué les revers de la chevalerie française.

Dans les grandes actions de guerre où le succès dépend d'une bonne ordonnance et d'une harmonie générale, la chevalerie française sera presque toujours battue. Dans les petites, où le succès dépend davantage de la valeur individuelle, elle soutiendra plus heureusement sa gloire. Les grandes seront l'objet de ce chapitre, et les petites du chapitre suivant.

Dans les grandes actions, la chevalerie française fut vaincue tantôt par les communes de Flandre, en défendant la cause de la noblesse; tantôt par les Anglais, en défendant l'indépendance du pays; tantôt par les Turcs, dans un dernier effort contre le croissant. Il y a comme trois étapes de sa décadence dans l'opinion publique: Courtray, Mons-en-Puelle, Cassel, un désastre et deux victoires de hasard, forment la première; Crécy et Poitiers, la seconde; Nicopolis et Azincourt, la troisième. La première l'étonna; la seconde la discrédita; la troisième la ruina.

II.

A Courtray, les Flamands, résolus de défendre leurs franchises contre la tyrannie de Philippe le Bel, forment une masse épaisse d'hommes de pied armés de longues broches de fer qu'ils appellent leur *bonjour* (gutentag); c'est avec cela qu'ils souhaitent le bonjour à leurs ennemis : un coup de broche pour un coup de chapeau. L'armée royale arrive à grand bruit, Robert d'Artois en tête. On envoie d'abord en avant, par manière d'engager l'action, les gens des communes de Flandre, archers et fantassins. Ces communiers ne s'avisent-ils pas de mener si vivement l'affaire que déjà les Flamands s'ébranlent? Chose plaisante! ces ribauds vaincraient tout seuls? Messieurs les chevaliers ne peuvent supporter cela, ils font retirer les piétons, ils vont sous les pieds de leurs chevaux écraser comme des mouches ces foulons et tisserands de Flandre. Ce n'était pas l'avis du connétable Raoul de Nesle d'attaquer de front : il voulait tourner l'ennemi ; mais Robert d'Artois l'insulta à peu près comme son aïeul à Mansourah avait insulté le grand maître du Temple, et le connétable, comme le grand maître, ne répondit qu'en défiant le prince de venir aussi loin que lui et en s'élançant au galop. Toute la gendarmerie le suivit

dans des nuages de poussière qui, voilant tout, empêchèrent les premiers rangs de distinguer le canal de la Lys qui les séparait de l'ennemi. Ils y culbutent ; ceux qui suivent, sur eux ; et bientôt la moitié de la chevalerie française est par terre, ou dans le canal, ou sur ses bords. Les Flamands accourent, percent de leurs broches, brisent de leurs masses d'armes les armures, et égorgent tout. A cette vue, Robert d'Artois s'élance et meurt couvert de trente blessures, capable d'expier, non de réparer sa faute. Il est triste de dire que deux mille hauberts, et à leur tête le duc de Bourgogne et le comte de Saint-Pol, tournèrent bride à la vue du désastre et s'enfuirent au plus vite, de sorte qu'on put dire que dans ce combat la chevalerie ne fit voir que des téméraires et des lâches. Deux cents bannerets et plusieurs milliers de bacheliers et d'écuyers jonchaient le champ de victoire des artisans de Flandre. « Dieu ! quelle douleur d'être ainsi abattus, détruits et tués par les mains des vilains ! » C'est le cri du chroniqueur de Saint-Denis. Ce fut celui de toute la chevalerie, qui avait bien mérité son sort. Les nobles vaincus par les vilains, les cavaliers par les piétons, deux choses incroyables !

A Mons-en-Puelle, Philippe le Bel trouva les Flamands retranchés, non plus derrière un canal, mais derrière un double rang de chariots et de bagages. Esprit froid et peu entêté de chevalerie, il

retint par le frein de l'autorité royale, qui n'était pas de trop, ses chevaliers frémissants, et ne fit agir que ses archers gascons et languedociens; ceux-ci, pendant tout le jour, qui était brûlant, accablèrent les Flamands, derrière leurs chariots, d'une grêle de pierres et de flèches sans leur laisser même le temps de manger ni de se reposer. L'affaire était convenablement engagée. Cependant les chevaliers s'ennuyaient, ils quittaient leurs armures trop pesantes par la chaleur, ils se disaient l'un à l'autre qu'il n'y aurait point de bataille ce jour-là. La nuit survint, les archers s'étaient repliés; les chevaliers, du moment que l'occasion de fêrir un coup d'épée paraissait remise, ne se souciaient plus ni de discipline ni de vigilance. A peine quelques compagnies gardaient le camp; tout à coup trois énormes colonnes d'assaillants, protégées par l'obscurité et par leur propre silence, fondent sur le camp, renversent tout et pénètrent jusqu'à la tente du roi. Si Philippe eût porté en ce moment son manteau fleurdelisé et son heaume à couronne d'or, il était reconnu et pris. Il s'esquive, demande un destrier, rassemble autour de lui sa chevalerie ébranlée et retourne sur l'ennemi. « Le roi se combat! le roi se combat! » Ce cri raffermi les courages, ramène les fuyards. Assaillis de toutes parts, les Flamands sont massacrés à leur tour, ou ne doivent leur salut qu'à la nuit. Ainsi

Mons-en-Puelle effaçâ Courtray. Mais, sans la prudence de Philippe le Bel au commencement de l'action, les chevaliers se seraient allés briser contre les chariots des Flamands ; sans son sang-froid dans la surprise, ils eussent à peu près tous pris la fuite. Mons-en-Puelle fait plus d'honneur aux milices flamandes qu'aux chevaliers français.

Cassel fut un second Mons-en-Puelle. La chevalerie française y remporta une victoire semblable après avoir couru les mêmes dangers par l'effet de la même imprudence. Cette victoire semblait due à la sagesse, à la discipline des Flamands. Par malheur pour eux leur infanterie ne valait rien : en se couvrant de lourdes armures, comme les chevaliers, ils se privaient comme eux de l'aisance des mouvements et de la possibilité de se relever ; en se serrant par masses épaisses, sans intervalles libres pour répondre à la fluctuation de la mêlée ils s'étouffaient. Rencontrant une infanterie plus légèrement armée et mieux dirigée, la chevalerie ne pouvait manquer d'être tout à fait inférieure.

III.

C'est vers ce temps qu'éclata la guerre de Cent ans, entre la France et l'Angleterre. L'Angleterre avait une infanterie qu'elle respectait ; la France n'avait que des milices communales mal organisées,

qu'elle dédaignait, et d'où elle ne soupçonnait pas que pût sortir un jour la première infanterie du monde.

On va voir tout ce que la différence de caractère met de différence dans la conduite et dans le succès. A Crécy, à Poitiers, à Azincourt, mettez les chevaliers français dans la position des Anglais, ils sont battus, parce qu'à la vue de l'ennemi *le sang leur mue* : c'est la vieille expression ; les passions de la haine et du combat les aveuglent ; ils veulent fêrir ; ils ne peuvent souffrir qu'on vainque pour eux, et ne peuvent imaginer qu'un peu de discipline soit plus formidable que la force de leur bras et la vigueur de leur coup de lance. Les chevaliers anglais, flegmatiques, acceptent avec sang-froid la position défensive, se rangent en arrière, laissent l'infanterie jouer son rôle en première ligne, et considèrent la victoire comme le premier intérêt, leur gloriole comme le second.

On sait avec quelle prudence Édouard III, à Crécy, disposa son armée, avec quel sang-froid et quelles bonnes précautions cette armée attendit l'armée française. Une immense multitude s'avancait en grand tumulte, sans ordre, sans divisions, bannière par bannière, selon la rencontre. Il y eut toujours des hommes sages dans la chevalerie française, mais ils ne furent presque jamais écoutés. Quatre chevaliers, envoyés en reconnaissance par

Philippe de Valois, l'engagèrent à faire arrêter l'armée et à remettre la bataille au lendemain, parce que toutes les troupes n'étaient pas arrivées, parce que celles dont on disposait étaient fatiguées d'une longue marche, parce qu'il fallait se donner le temps d'établir un ordre de bataille, parce que le soleil couchant frappait droit en l'œil des Français, ce qui n'aurait pas lieu le lendemain matin. Le roi se rendit à ces raisons. Mais les maréchaux eurent beau crier : « Bannières, arrêtez, de par le roi ! Au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis, bannières, arrêtez ! » Personne ne s'arrêtait ; les derniers voulaient être les premiers ; les premiers ne voulaient pas être les derniers : émulation plaisante, qui ferait rire comme une page de l'Arioste, si elle n'eût été la cause d'un des plus grands désastres de notre histoire. A force de se dépasser les uns les autres, les chevaliers arrivèrent en vue des Anglais. Le seul moyen de les retenir, c'eût été de leur donner, avec l'ordre, l'exemple de s'arrêter. Mais non. Philippe, comme tout autre, voulait faire prouesse et se tenait bravement à l'avant-garde. A la vue des Anglais, *le sang lui mua*, et, cédant à l'entraînement général, il donna l'ordre de faire avancer les archers génois. Ceux-ci, après cinq heures de marche dans la boue, les cordes de leurs arcs détendues par la pluie, ne purent soutenir la grêle drue et roide des flèches anglaises. Ils se re-

pliant. Toute la chevalerie française fait entendre des cris de fureur ; Philippe ordonne de *tuer cette ribaudaille qui empêche la voie*. Les gens d'armes poussent leurs grands chevaux sur nos Gènois, qui se défendent : voilà la guerre au sein même de l'armée française ; c'est le camp d'Agramant. Les Anglais, sans se déranger, regardent la bataille qui se gagne toute seule pour eux, et continuent de lancer des flèches qui toutes rencontrent un but dans cette masse d'hommes entassés. Les comtes d'Alençon, de Blois, de Flandre, le duc de Lorraine et d'autres princes, barons et chevaliers, réussirent enfin à se dégager de la presse. Leur choc fut si terrible que les archers anglais furent enfoncés et le prince de Galles en péril. Mais le nombre leur manquait ; presque tous furent massacrés. Ce fut aussi le sort d'une foule de chevaliers qui arrivèrent devant l'armée anglaise les uns après les autres, à mesure qu'ils se tiraient de la bagarre des Gènois. Cette puissante chevalerie se fit dévorer en détail. Ce fut un ordre d'une prudence atroce et bien éloigné de l'humanité chevaleresque, que celui qu'Édouard donna à ses *ribauds*, d'égorger avec leurs coutelas les chevaliers français qui n'étaient que blessés ou renversés. Ainsi périrent 80 bannets et 1200 simples chevaliers.

Une des plus illustres victimes fut ce vieux roi de Bohême, aveugle, qui ordonna à ses chevaliers de

le conduire dans la mêlée pour fêrir un coup d'épée. On les trouva le lendemain sur la place, morts, et leurs chevaux liés ensemble. Au reste, tout fut héroïque de la part de la chevalerie française dans cette défaite : le roi Philippe, qui n'avait plus sous son oriflamme que 5 barons et 60 hommes d'armes, voulait à tout prix chercher la mort dans le combat. Il fallut l'emmener presque par force ; la nuit protégea sa fuite.

A Poitiers, le roi Jean voulut user de tactique. La meilleure eût été d'affamer les Anglais en les tenant cernés pendant quelques jours. Mais les chevaliers français n'avaient pas cette patience et se montraient pressés de tirer vengeance de Crécy. La tactique consista à improviser de l'infanterie avec la cavalerie, tant les esprits étaient frappés de la puissance des hommes de pied. Nos nobles, qui ne le voulaient céder en rien à personne, se croyaient aussi bons à pied qu'à cheval. Dès qu'ils eurent quitté l'étrier et raccourci le bois de leurs lances à la longueur de cinq pieds, ils se crurent une infanterie invincible. Par un très-bizarre manque de bon sens, on laissa en bas, dans la plaine, cette chevalerie à pied, et l'on chargea de donner l'assaut à la position du prince de Galles (sur une éminence au milieu des vignes) 300 hommes d'armes que l'on maintint exprès à cheval. Voilà trois cents grands chevaux engagés dans le chemin creux, es-

pèce de couloir tortueux, bordé de hautes haies, qui seul conduit sur la hauteur. Des haies de droite et de gauche, à bout portant, sortent vibrantes et acérées les longues flèches des archers anglais qui s'y cachent. Les chevaux hennissent de douleur, se cabrent, se renversent, ne peuvent ni avancer ni retourner; le désordre se communique et fait flotter l'armée. Chandos saisit l'instant et lance le prince de Galles, avec sa chevalerie remise en selle, sur la chevalerie française à pied. Tel fut donc le malheur de notre armée, qu'elle employa la cavalerie quand il fallait de l'infanterie, et l'infanterie quand il fallait de la cavalerie. Au contraire, les Anglais eurent l'un et l'autre à propos. Que pouvait cette infanterie improvisée, sans projectiles, contre la cavalerie et les archers anglais? Se faire tuer. C'est ce que fit toute la troupe qui entourait le roi; ce qu'aurait fait le roi lui-même, s'il n'eût aperçu parmi les ennemis un Français transfuge à qui il crut pouvoir remettre avec moins de déshonneur son gant droit.

Cette belle conduite n'avait malheureusement pas été celle de toute la chevalerie française. Beaucoup, dès le premier désordre, étaient remontés à cheval et s'étaient enfuis. Plus de 2000 chevaliers ou écuyers tués sur place, près de 2000 autres prisonniers des Anglais, le reste flétri par une conduite honteuse : tel était le résultat de la bataille de Poitiers pour la chevalerie française.

L'indignation fut générale, surtout dans le peuple. Pour plus d'un des fuyards, le retour dans les bonnes villes ne fut pas sans danger. La réputation militaire de la chevalerie fut si fort entamée, et même son honneur, par ces deux grands revers en l'espace de dix ans, qu'un discrédit complet atteignit et sa manière de combattre et elle-même. On pensa que, si elle n'avait pas le privilège de bien se battre et de se comporter avec honneur, on pouvait se passer d'elle; que, si l'infanterie battait la cavalerie, il fallait avoir de l'infanterie et moins de cavalerie; et que, si le point d'honneur avait fait faire des sottises, il fallait confier la défense du pays à des gens qui n'en fussent point si jaloux. Toutes ces raisons décidèrent les souverains à employer de préférence ces bandes de routiers mercenaires dont la France fut bientôt couverte. C'est ce que fit le troisième des Valois, si peu semblable aux deux premiers.

Philippe et Jean représentaient bien la chevalerie de leur temps. Ils avaient une partie de ses qualités, et tous ses défauts. Ils considéraient la guerre, avec toute la naïveté chevaleresque, moins comme une lutte où se débattaient les intérêts des deux nations, que comme un champ clos où elles venaient faire assaut de valeur. Un an après la bataille de Crécy, Édouard assiégeait Calais. Philippe s'approcha avec une immense armée pour faire lever le

siège; mais il trouva la ville complètement cernée et Édouard inattaquable dans ses retranchements. Il envoya au roi d'Angleterre quatre chevaliers, dont l'un, Eustache de Ribeaumont, lui dit : « Sire, le roi de France nous envoie par devers vous et vous signifie qu'il est venu et arrêté sur le mont Sangattes pour vous combattre. Il a grand désir de venir jusqu'à vous pour désassiéger sa bonne ville de Calais. Mais ses maréchaux ont eu beau examiner, venir jusqu'à vous leur paraît impossible. Il verrait volontiers que vous voulussiez vous entendre avec lui et aviser une place où l'on se pût combattre. » Édouard répondit avec beaucoup de bon sens qu'il assiégeait Calais depuis un an et qu'il avait fait à ce siège trop de dépenses pour y renoncer à la volonté de Philippe. « Dites-lui, ajouta-t-il, que, s'il ne peut passer par ce côté, il en fasse chercher quelque autre plus accessible. » Philippe méritait bien cette piquante leçon que lui donna le roi anglais, plus libre des préjugés chevaleresques. Le roi Jean en reçut une semblable lorsqu'en 1355 il envoya Boucicaut le père à Édouard III pour lui demander bataille à nombre égal, de cent contre cent ou mille contre mille. Édouard, qui avait récemment offert la bataille sans pouvoir la faire accepter, répondit qu'il ne prenait pas la commodité de ses ennemis, mais de ses amis. Le plus joli trait de niaiserie chevaleresque spirituellement raillée fut

celui d'Henri Transtamarre, ce prince demi-français, que la France, quelques années plus tard, plaça sur le trône de Castille. Apprenant que le prince Noir, le digne fils d'Édouard III, allait entrer en Espagne pour l'attaquer, il lui écrivit à peu près en ces termes : « J'ai appris que vous aviez dessein de m'attaquer. Persuadé qu'un prince qui a la grâce et fortune d'armes plus que nul prince aujourd'hui ne voudrait point agir par surprise, je vous prie de me faire savoir par quel côté vous entrerez en Castille, et nous irons au-devant de vous pour garder et défendre notre seigneurie. » Transtamarre ne voyait dans la guerre qu'un pas d'armes. Le prince de Galles, qui l'entendait autrement, retint près de lui le héraut porteur de ce message, l'assurant qu'il y répondrait plus tard. Un peu plus tard, en effet, au moment même où il franchissait la frontière, il renvoya le messager avec cette réponse : « Sachez que nous entrerons au royaume de Castille par le côté qui nous plaira le mieux. »

IV.

La doctrine du succès est assurément funeste et ruine toute morale. Ce n'est pas une raison pour négliger le succès. Une glorieuse défaite est un titre d'honneur; une victoire honorable vaut encore mieux. « Tout est perdu, fors l'honneur, » est une

belle parole ; mais je préférerais ne rien perdre et tout gagner. Cette belle maxime : « Fais ce que dois, advienne que pourra, » n'autorise pas la paresse de l'esprit, l'étourderie et l'imprévoyance. Les vertus de l'esprit sont un devoir aussi bien que celles du cœur.

Dans cette race des Valois on ne trouve jamais ces deux sortes de vertus en équilibre. Les unes dominent autant chez Philippe VI, Jean, Charles VI, Charles VIII, que les autres chez Charles V et Louis XI. Des fous de chevalerie, des politiques de cabinet. Charles V eut dès l'enfance autant d'horreur pour les batailles que son père et son grand-père en avaient été avides : il en donna une preuve trop précoce en tournant le dos à la bataille de Poitiers. C'était pousser la prudence un peu au delà de ses justes limites. Mais comment blâmer cette timidité, si elle a été cause du salut de la France ? Charles V ne permit pendant son règne, occupé cependant presque tout entier par la guerre, que deux batailles de quelque importance : celles de Cocherel et d'Auray, sous l'œil de Du Guesclin, son général de confiance. Dans l'une et l'autre, on combattit à pied. Cela devenait d'usage dans la chevalerie : on mettait pied à terre avant de se joindre. On voulait ménager les chevaux, dont les archers faisaient une trop grande destruction. Rien ne devait être plus coûteux qu'un

bon destrier, par l'épouvantable consommation qui s'en faisait. Cette coutume nouvelle tenait aussi au prestige récent, et chaque jour croissant, de l'infanterie. Les chevaliers semblaient renier leur propre nom et leur propre essence.

Charles V, refusant de livrer davantage les destinées du royaume aux fantaisies de la chevalerie, ne refusa pas pour cela ses services. S'il fit usage des routiers, ce fut sans exclusion des chevaliers. Ils brillèrent même à Cocherel, à Auray. Seulement ils furent tenus en bride par une main sévère. Rien n'est curieux comme le subit changement de rôle des deux nations : la longanimité inébranlable des Français provoqués, l'ardeur désormais provocante des Anglais. Voici la vive peinture d'une armée anglaise qui vint parader sans succès devant une armée française retirée à Troyes, en 1380. Le comte de Buckingham, qui venait de l'emmener d'Angleterre, espérait bien entraîner les Français à une bataille, et tous les Anglais y comptaient. Dès le matin, au point de sept heures, un brillant et clair soleil promettant une belle journée, les trompettes sonnèrent dans l'armée anglaise; tout le monde s'arma de toutes pièces et se mit en ordonnance convenable pour livrer bataille. Les seigneurs étaient montés sur des chevaux couverts et parés de leurs armoiries, harnais et housses pendant jusqu'à terre. Eux-mêmes portaient leurs cottes d'armes

par-dessus leurs armures; chacun d'eux se tenait sous sa bannière ou son pennon, selon sa dignité. Depuis leur départ d'Angleterre, ils avaient mis tous leurs soins à se bien *ajoliver*. Donc, en cette belle tenue, rangs serrés, bannières et pennons ventilants, tous au pas, et divisés en trois batailles, ils s'avancèrent devant Troyes, dans une belle plaine; là, le comte de Buckingham fit venir deux rois d'armes, Chandos et Aquitaine: « Rois d'armes, leur dit-il, vous vous en irez à Troyes et parlerez aux seigneurs qui y sont, et leur présenterez de par nous et nos compagnons la bataille; vous leur direz que nous avons quitté l'Angleterre pour faire faits d'armes, et que nous sommes venus ici parce que nous savons que la fleur de la chevalerie de France est à Troyes. S'ils pensent que nous n'avons pas bon droit, ils nous trouveront sur les champs, en la forme et manière qu'on doit trouver ses ennemis. » Les hérauts partirent chargés de ce cartel en forme. Pendant ce temps, se passaient dans l'armée anglaise toutes les choses qui précédaient ordinairement les grandes batailles: l'un, nouveau banneret, déployait pour la première fois sa bannière, après l'avoir reçue des mains de Buckingham; d'autres, en grand nombre, se faisaient armer chevaliers.... Les hérauts revinrent sans avoir réussi. Il n'y eut point de bataille, et tout se passa en escarmouches.

V.

Ce fut une fête pour la chevalerie française, quand la mort du roi et du connétable leva cette sévère consigne. Elle se sentit libre, et, se regardant elle-même avec complaisance, se vit plus nombreuse, plus brillante que jamais. Les désastres, effacés par vingt-cinq ans de prudence et d'oubli, semblaient moins l'avoir décimée qu'émondée, pour lui procurer une plus riche croissance.

L'étonnement de Froissart, lorsqu'un an après Crécy, à la vue de la superbe armée rassemblée par Philippe VI, il proclamait le royaume de France « si grand et si bien pourvu de bonne et noble chevalerie et écuyerie, qu'il n'en pouvait être dégarni, » cet étonnement se renouvelait sans cesse pour les ennemis de la France. Le sire de Calverley, commandant la garnison anglaise de Bergues (1383), voit arriver un héraut. « Héraut, d'où viens-tu ?

— Monseigneur, je viens de l'ost (armée) de France ; j'y ai vu les plus belles gens d'armes, et en tel nombre, qu'il n'est aujourd'hui aucun roi qui en puisse rassembler autant.

— Ces belles gens d'armes que tu dis, combien peuvent-ils être ?

— Par ma foi, monseigneur, ils sont bien 26 000

hommes d'armes, les mieux armés et les mieux équipés qu'on puisse voir de deux yeux.

— Ha! répondit messire Hue de Calverley, c'est bien toi qui nous feras croire une telle bourde; je sais bien que tu en as menti, car j'ai vu plusieurs fois les assemblées des Français, et ils ne se trouvèrent jamais, je ne dis pas 26 000, mais même 6000 hommes d'armes. »

A ces paroles, la guette de la ville de Bergues sonna du cor. « Allons, dit Calverley à ses chevaliers et écuyers, allons voir passer ces 26 000 hommes d'armes. »

Ils vont sur les murs de la ville, s'y appuient et regardent. L'avant-garde passait, environ 1500 lances, le connétable, les maréchaux, le maître des arbalétriers, le duc de Bretagne, le comte de Flandre, etc. « Regardez si je n'avais pas raison, dit Calverley; les voilà donc, ces 26 000 hommes d'armes; s'ils sont 3000, ils sont 100 000; allons dîner, allons; ce héraut nous ébahirait bien, si nous voulions le croire. »

Ce disant, il vint à son hôtel et s'assit à table. A peine y était-il, que la guette commença à corner et recorner, et faire grand bruit. Messire Hue de Calverley se leva de table pour voir ce que c'était, et retourna sur les murs. Alors passaient le roi de France et ses oncles, le duc Frédéric, le duc de Bar, le duc de Lorraine, le comte de Savoie, le

dauphin d'Auvergne, le comte de la Marche et leurs troupes. En cette grosse bataille, il y avait bien 16 000 lances. Calverley fut stupéfait.

« Le héraut avait raison, dit-il, j'ai eu tort de le blâmer; allons, allons, montons à cheval, sauvons nos corps et notre avoir; il ne fait pas ici trop sain demeurer; je ne connais plus rien à l'état de France; encore n'avons-nous pas vu l'arrière-garde. »

Il délogea au plus vite de la ville de Bergues.

Ce qui causait l'étonnement et l'effroi des ennemis de la chevalerie française, causait malheureusement aussi sa folle confiance. Trois ans n'étaient pas écoulés depuis la mort de Charles, déjà elle avait désappris l'obéissance et n'écoutait plus la voix de son connétable. Heureux de nos jours les généraux en chef! Du Guesclin n'avait accepté un tel commandement qu'en cédant aux plus vives prières du roi et se faisant donner des pouvoirs terribles. Clisson, plus grand seigneur que lui, connétable comme lui, habile homme aussi, ne pouvait venir à bout de ces indisciplinés. Rien n'est plus comique que le désespoir de ce pauvre homme, avant la bataille de Comines, quand, malgré lui et sans autre raison que l'amour même du danger, sa folle avant-garde se sépare du gros de l'armée, franchit la Lys devant l'ennemi et se condamne à passer une longue et pluvieuse nuit de novembre, debout, sur une terre

froide, sale, boueuse, sans boire ni manger, bassinets en tête et dans la crainte continuelle d'être attaquée. « Ha! Saint Yves! s'écriait le connétable demeuré sur l'autre rive avec le gros de l'armée; ha! Saint Georges! Ha! Notre-Dame! que vois-je là? Je vois en partie toute la fleur de notre armée qui s'est mise en grand danger. Certes, je voudrais être mort... Ha! messire Louis de Sancerre, je vous croyais plus prudent et plus mesuré que vous n'êtes... Ha! Rohan! Ha! Mauny! Ha! Malestroit! Ha! Conversant! Ha! tels et tels! je vous plains quand, sans mon conseil, vous vous êtes mis en tel parti. Pourquoi, pourquoi suis-je connétable de France? Si vous êtes détruits, c'est moi qui en porterai la peine, c'est moi qu'on accusera de votre folie. » Les craintes de Clisson ne furent point justifiées cette fois. Les chevaliers, après une nuit si pénible, réparèrent leur faute par un courage merveilleux et déconfirent les Flamands.

Ajoutez à cette victoire de Comines celle de Rosebecque, que gagna le petit roi Charles VI lui-même, et voilà le piège de la présomption rouvert devant la chevalerie française. Au fond elle trouve Nicopolis et Azincourt.

Une troupe brillante de chevaliers et d'écuyers, et à sa tête le comte de Nevers, propre fils du duc de Bourgogne, chemine à travers la Hongrie vers le pays des Turcs. Joyeuse, étourdie, suivie de plus de

..

valets que d'hommes d'armes, elle s'en va, égayant le chemin par le jeu et la débauche, battant d'avance les Turcs, prenant Constantinople, puis la Terre sainte, puis Jérusalem. Arrivée devant l'ennemi près de Nicopolis, elle veut combattre sans délai. Le sage roi de Hongrie, connaissant la tactique et l'habileté des Turcs, veut les retenir, les ménager pour le moment opportun. Le comte de Nevers et ses jeunes seigneurs ne prennent pas la chose en bonne part : ils s'imaginent qu'on veut leur disputer l'honneur de commencer le combat, et, dès que le croissant paraît, ils se précipitent sur l'ennemi. Un léger renflement du terrain leur cachait la disposition de l'armée ennemie. A peine l'eurent-ils jointe qu'ils se trouvèrent enveloppés. Ils se battirent admirablement, mais furent enfin tous tués ou pris. Le sultan fit trancher la tête à presque tous ceux qui tombèrent vivants en son pouvoir, en représailles des cruautés exercées auparavant par les chevaliers sur quelques prisonniers turcs; il n'épargna que le comte de Nevers et quelques personnages considérables, entre autres Boucicaut, dont il sera reparlé. Parmi les morts était l'amiral Jean de Vienne, qui, avec le sire de Couci, avait appuyé les remontrances de Sigismond avant la bataille. Je ne veux point omettre ce fait, afin de montrer que dans la chevalerie française il y eut toujours des hommes doués d'expérience et de sa-

gesse ; mais la folle présomption des jeunes princes et seigneurs emportait tout.

Azincourt est, avant Pavie, le dernier et le plus triste épisode de cette belle et lamentable histoire des champs de bataille de la chevalerie française. A Crécy, les chevaliers étaient allés se faire battre hardiment, ils avaient attaqué sans réflexion, avec une confiance presque joyeuse ; à Poitiers, déjà pensifs, ils n'avaient attaqué qu'avec des précautions ; à Azincourt, ils désespérèrent du succès même avant le combat, et, sans être pour cela plus prudents ou plus sages, attendirent l'attaque. On souffre à les voir arriver, 50 000 hommes brillants de riches armures et de cottes d'armes brodées, devant cette petite troupe de 12 000 Anglais mal vêtus qui va les égorger ; puis tout négliger, et le choix du champ de bataille et l'abri de la nuit ; bivouaquer en plein champ, le 24 octobre, quand l'ennemi se tient chaudement dans un village ; passer cette dernière nuit au milieu du tumulte des pages, des varlets et de toutes sortes de gens, jusqu'à cette heure froide du matin où, transis, mouillés de pluie, ils sentent leur gaieté se glacer, leurs membres et leur courage s'engourdir, et saluent d'un regard morne l'aurore attendue de ce jour qu'ils pressentent funeste. Ils avaient mis pied à terre ; ils enfonçaient jusqu'au mollet dans un sol détremé, piétiné toute la nuit. Les signes d'une calamité prochaine devenaient si évi-

dents que, d'un mouvement unanime, ils s'embrasèrent les uns les autres, se pardonnèrent leurs mutuelles offenses et parurent s'apprêter non à vaincre, mais à mourir. Dans un grand abattement moral, tout devient indifférent; loin de songer à conjurer le malheur, on l'accepte, on s'y jette tête baissée. La plaine étroite avait obligé de former trois batailles. Tous les gentilshommes coururent à la première. Le connétable n'en put exclure que les ducs d'Alençon et de Bar avec le comte de Nevers pour commander la seconde bataille; les comtes de Dammartin, de Marle et de Fauquemberg, pour commander la troisième. Bien moins touchés de l'honneur du commandement que de celui d'être en première ligne, ces seigneurs n'acceptèrent ce poste qu'avec répugnance et, dès le début du combat, le désertèrent pour courir aux coups. On les retrouva parmi cette effroyable jonchée de 8000 gentilshommes que les Anglais égorgèrent en ce jour, sans quartier, à loisir, les trouvant plantés en terre comme des mannequins, sous le poids de leurs lourdes armures.

Cette horreur de l'arrière-garde était au reste un préjugé chevaleresque dont les chevaliers anglais eux-mêmes n'étaient pas toujours exempts. Avant la bataille d'Auray, Chandos voulut confier à messire Hue de Calverley le commandement de l'arrière-garde; Calverley s'en indigna comme d'un

outrage, et demanda quelle mauvaise action il avait faite pour qu'on ne le mit point au premier rang. En vain Chandos s'efforçait de lui faire comprendre que c'était un poste très-important qui lui donnerait beaucoup d'honneur; il fut obligé d'en venir aux supplications et presque aux larmes pour le décider: « Messire Hue, lui dit-il, ou il faut que vous le fassiez, ou il faut que je le fasse; or, regardez lequel il vaut mieux. »

VI.

Les défauts qui causèrent ces grands revers de la chevalerie française lui étaient tellement inhérents, qu'elle les porta partout avec elle et ne put jamais s'en défaire, même après un long séjour en d'autres pays. A la suite de la quatrième croisade, une petite France féodale et chevaleresque avait été transplantée en Grèce. La cour du duc d'Athènes était toute brillante de fêtes et de tournois. En 1309, une grande compagnie d'aventuriers catalans, après avoir servi l'empereur de Constantinople, descendit en Grèce pour y chercher fortune. Gautier de Brienné, duc d'Athènes, bouillant chevalier, leur interdit l'entrée de son territoire. Pour toute réponse, ils entrent, brûlent leurs vaisseaux (sans métaphore); ils s'établissent dans une belle plaine près de Thèbes, le long du lac Copaïs, et atten-

dent. Bien certains que les chevaliers viendront à leur rencontre, les malins routiers labourent toute la plaine qui est devant eux, et la baignent des eaux du lac et du Céphise. Le printemps couvre bientôt cette terre féconde et trempée d'une riche verdure. Gautier arrive avec 700 chevaliers français, *aux éperons d'or*. La vue de cette belle plaine verte les attire; un si beau tapis leur paraît merveilleux pour courir au galop sur leurs immobiles ennemis. Toute cette cavalerie s'élançe, mais elle n'a pas fait cent bonds qu'elle reste prise par les pieds : une véritable armée de statues équestres. Les archers catalans, ravis du succès de leur stratagème, se mettent à tirer sur les chevaliers, comme on tire dans nos foires sur les figures de Bédouins, tout à leur aise. En même temps leur cavalerie prend un détour et tombe sur ceux des chevaliers qui tentaient de s'échapper, à quoi deux seulement réussirent. Le duché d'Athènes devint la conquête de ces routiers catalans, qui en firent hommage au fils du roi de Sicile. Ces gens-là n'étaient guère embarrassés pour vaincre une armée de chevaliers.

L'arrêt de la chevalerie était donc partout prononcé.

Telle est la série de grands revers qui, en un siècle, ruina partout la chevalerie française et prépara une révolution à la fois militaire et politique.

Est-ce là toute son histoire dans ce siècle? Tant s'en faut qu'elle soit si sombre. Ces nuages noirs s'entremêlent de beaux soleils, ces grands désastres, d'exploits de détail éclatants et d'une vie toute brillante. C'est un spectacle qu'offrent souvent les institutions pour qui la décadence est prochaine ou commence. Tandis que leurs vices essentiels se révèlent, leurs dernières richesses, leurs suprêmes raffinements s'étalent aux yeux. C'est comme le soleil plus riche de couleur à son déclin qu'à son chaud midi.